

Marthe la rassura peu à peu ; mais dès qu'elle s'éloignait, la petite recommençait à gémir.

— Si tu rallumais, mon homme ? dit-elle ; c'est l'obscurité qui lui fait peur.

— Nous n'avons plus qu'une chandelle, fit observer Brégeat, et l'argent va nous manquer.

— Qu'allons nous devenir ? Le boulanger menace de refuser le pain si on ne lui donne pas un acompte.

— Nous quitterons le pays.

— Où aller ?

— Où Dieu nous conduira. Vois-tu, Marthe, ce n'est pas la misère qui me chasse de mon village, c'est la honte. La misère, on en vient toujours à bout ; Mais que dire à ces gens qui nous regardent avec mépris ? Nous vendrons le peu qui nous reste et nous fuirons ce lieu maudit.

Il avait allumé sa dernière chandelle dont la flamme vacillante amusait Rose, chassait les fantômes de son imagination.

D'un réduit voisin, le petit Brégeat sortit, pied nus et en chemise. Grand et fort pour son âge, François avait l'air d'un mauvais sujet.

— Je ne peux pas dormir quand j'ai faim, fit-il d'un ton rogue.

En réalité, ces infortunés avaient oublié de souper.

La mère dit à François de se rhabiller, souffla sur les cendres et mit la soupe à réchauffer.

Le modeste repas servi, tous trois mangèrent silencieusement.

Seul, François avait de l'appétit. Il ne semblait nullement préoccupé de l'exécution de son oncle.

A défaut de second service, le gamin se rattrapa sur la miche, vida le cruchon de piquette et s'en fut chercher dans sa gibecière un livre de prix que l'instituteur lui avait prêté.

François était insubordonné et paresseux, mais doué d'une intelligence si vive qu'il apprenait tout sans peine et passait pour un phénomène dans le canton.

Très fier de sa popularité, il tenait tête au père et exploitait l'incroyable faiblesse de la mère.

La Brégeat fit boire une tasse de lait à Rose et s'assit auprès d'elle.

Le bûcheron alluma sa pipe, qui s'éteignit bientôt dans ses mains inertes. Les yeux fixés sur l'horloge, le visage morne, il comptait les minutes que Rassajou avait encore à vivre.

Soudain, un roulement de voiture légère trouble le silence de cette nuit sinistre.

— C'est le coupé de Mme Petitot, dit François d'un air entendu.

Le cheval s'arrête devant la chaumière des Brégeat. Quelqu'un frappe discrètement à la porte.

— Qui est là ? demande le bûcheron.

— Ami, répond une voix d'homme.

Brégeat avait reconnu le docteur Sorlac.

Originaire du pays, le docteur, qui s'était établi à Châteauroux, revenait tous les étés au village, où, grâce à une de ses plus riches clientes, Mme Petitot, il avait fondé un établissement thermal. Lui et sa vieille amie étaient adorés des montagnards pour leur libéralité envers les pauvres et les souffrants.

Brégeat se hâta d'ouvrir.

Le docteur était accompagné de Mme Petitot.

Dès leur entrée, François réintégra son réduit. Il craignait la bonne dame à qui, le matin, il avait demandé un petit sou, sur la grande route, et dont il n'avait obtenu qu'une leçon de morale.

— Brégeat dit le docteur, madame et moi, nous déplorons le malheur qui vous frappe et nous venons vous offrir vos services.

Le bûcheron, tout confus, roulait son bonnet de laine dans ses mains.

— C'est une terrible fatalité, dit-il. Je savais que mon beau-frère était cupide, mais je ne l'aurais jamais cru capable de commettre un crime pour se procurer de l'argent. Quant à Césarine, elle se laissait dominer par lui et elle le paye bien cher.

— Je ne suis pas venu ici, interrompit le docteur, pour vous entretenir d'un sujet aussi pénible. Nous savons Brégeat, que vous avez recueilli votre nièce et que vos ressources ne vous permettent pas ce supplément de charge. Nous désirons vous venir en aide.

Et tirant de sa poche un billet de cent francs.

— Voici pour parer à vos premiers sacrifices. Si vous avez besoin de notre appui, ne craignez pas de vous adresser à nous. Mon père a été l'ami du vôtre, je ne l'oublierai jamais.

Il posa un billet sur la table.

Le bûcheron remercia, les larmes aux yeux.

— C'est trop de bonté, monsieur et madame. J'accepte pour ma femme, pour mon enfant, pour ma nièce. Le fait est que cette horrible affaire m'a privé de travail pendant deux grands mois. On m'a évincé de partout.

— Cela s'arrangera avec le temps.

— Impossible monsieur Sorlac ! Autant j'aimais mon village avant cette tache ineffaçable, autant j'ai hâte de m'en éloigner. Ce que je désirerais, c'est du travail, si dur soit-il, le plus loin possible d'ici.

Mme Petitot l'avait écouté sans mot dire, avec l'attention qu'elle apportait, dans ses enquêtes sur les malheureux.

— Accepteriez-vous, lui demanda-t-elle, une place de garde-chasse ?

— Oh ! oui, madame, mais pas par ici.

— J'ai votre affaire. En entendant, prenez patience. A chacun sa croix en ce monde. La voiture est lourde.

Et Mme Petitot, s'approchant du lit, se pencha pour voir la fille des condamnés.

— Pauvre petite ! murmura-t-elle.

Mais un cri de stupéfaction s'échappa de ses lèvres :

— Docteur, voyez donc !... Cette enfant est tout le portrait de ma petite fille que j'ai perdue il y a cinq ans.

S'adressant à la Brégeat :

— Quel âge a-t-elle ?

— Trois ans, mais elle en paraît deux à peine.

— Trois ans ! l'âge auquel ma petite-fille a expiré dans mes bras... Le docteur contemplant Rose, qui le fixait de ses grands yeux apeurés et fiévreux.

— C'est étrange, en effet, dit-il. Je crois revoir l'enfant que j'ai été impuissant à sauver. Même finesse de traits, même expression générale ; ce sont bien ses grands yeux bleus creusés par la maladie, ses cheveux blonds, si légers qu'on eût dit un nuage d'or autour de sa tête. Singulière coïncidence !

Mme Petitot s'était affaissée sur une chaise et pleurait.

C'était la première fois que, venue chez des malheureux, elle s'abandonnait à son chagrin.

— Excusez-moi, mes braves gens, dit-elle. La vue de cette enfant, qui ressemble tant à ma petite-fille, m'a rappelé tous mes malheurs.

— Nous savons, dit Brégeat, que madame a été très éprouvée ; que, restée veuve, elle a perdu sa fille, puis son gendre, et dans la même année, sa petite fille. Nous plaignons madame de tout notre cœur.

Mme Petitot se redressa, honteuse de recevoir les consolations de ces infortunés.

— Nous parlons pas à moi, dit-elle, mais de vous. Au moins me reste-t-il le pouvoir de vous rendre service à ceux qui souffrent. Dieu m'a tout retiré, excepté ma fortune.

Et, comme mue par une force irrésistible, elle se rapprocha de l'enfant que le Brégeat avait prise dans ses bras et dont elle cachait la tête blonde sur son sein.

— Comment s'appelle votre nièce ? demanda-t-elle.

— Rose.

— Ma petite fille aussi s'appelle Rose

Elle découvrit le visage de l'enfant.

— Rose, veux-tu que je t'embrasse ?

La chétive créature reçut son baiser avec la joie d'une enfant pour qui les caresses sont rares.

— Ah ! docteur, s'écria encore la veuve, il me semble que c'est elle !

Tendant les bras à Rose :

— Veux-tu venir avec moi ?

Rose eut d'abord un mouvement de recul ; mais la physionomie de la vieille dame s'était faite si engageante, si attirante, que l'enfant, subjuguée, se laissa prendre.

Ses joues pâles s'étaient animées. Elle paraissait moins chétive.

On sentait en elle un fond de résistance qui lui avait permis de supporter les sévices, les tortures, les abandons, les privations, le manque de cet amour où la frêle créature puise à son berceau, comme une seconde vie, se développe peu à peu en force et en intelligence.

— Rose était maltraitée par son père ? demanda le docteur.

— Pour ça, oui, répondit Marthe. Le monstre ne pouvait voir sa fille ; il la privait de nourriture et la frappait à tout propos.

— Avait un motif d'aversion pour elle ?

— Mon beau-frère, dit Brégeat, faisait le mal pour le mal. Il nous haïssait uniquement parce que nous sommes des honnêtes gens. Depuis quatre ans passés, nous n'avions pas mis les pieds chez lui. Le docteur se passa la main sur le front.

Il réfléchissait à ces choses obscures.

Tant de sclérotisme ébranlait toutes ses théories humanitaires.

— Votre belle-sœur, demanda-t-il, ne prenait-elle donc pas la défense de son enfant ?

— Oh ! si dit Marthe. Ma sœur m'en parlait souvent quand je la rencontrais. Sans elle, la petite aurait succombé sous les coups ou serait morte d'inanition. Car, voyez-vous, Césarine n'est pas la méchante femme que l'on croit. Elle n'a eu qu'un tort, celui de ménager le monstre, son mari. Elle a dit la vérité, rien que la vérité. On a été jusqu'à prétendre qu'elle frappait son enfant : je suis convaincue du contraire.

— En avez-vous la preuve ? demanda le docteur.

— Non, répondit Marthe, puisque je n'entraîs plus jamais chez ma sœur et que Rose ne quittait pas la maison : mais je connais assez Césarine pour savoir à quoi m'en tenir.